

Megan Davies : Pouvez-vous nous décrire ce système de foyers psychiatriques et la réalité de ceux qui y vivaient? Alors... ils commencent à faire sortir les gens des institutions...

Pat Capponi : En leur donnant un billet d'autobus et une adresse.

Davies : Et une ordonnance.

Capponi : Oui. Les ordonnances étaient ah... [rires]

Davies : Alors on leur donne un billet d'autobus et une adresse où se rendre.

Capponi : Et généralement une fiche de rendez-vous, qui était très vite perdue. Il n'y avait pas de calendriers ou d'horloges dans le bâtiment, donc on perdait la notion du temps... Il n'y avait qu'un jour important, celui des chèques. C'était ce jour-là, en effet. Et ça allait et venait si vite. Et le reste du mois, c'était comme, ah... mais on s'habitue à tout.

Davies : Et dans ces premiers foyers psychiatriques...

Capponi : C'était absolument bondé. Le responsable de mon foyer en avait décidé ainsi, parce qu'il n'y avait personne sur place. Il n'y avait pas de personnel. Aucun personnel. Alors il me disait : « S'il y a un problème, je suis voyant. Je serai là dans 20 minutes. » Il n'était pas voyant et il n'était pas là en 20 minutes. Donc, des gens se sont fait violer dans cette maison. La vieille dame Anna, qui avait si peur de mourir seule, c'est ce qui lui est arrivé. Elle est morte seule. Vous voyez. Il n'y avait personne.

Davies : Et c'étaient de vieux grands bâtiments dans le quartier de Parkdale...

Capponi : Oui, ils étaient beaux de l'extérieur, n'est-ce pas?

Davies : En effet, ils l'étaient... donc chaque chambre...

Capponi : Délabrée. Complètement délabrée. Et vous aviez comme des lits de toutes dimensions. Des murs avec des morceaux qui tombaient du plafond et ah des poings qui étaient passés à travers les murs. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir ma propre chambre.

Davies : Quelles étaient les dimensions de votre chambre?

Capponi : C'était minuscule, mais moi aussi. Je suis institutionnalisée, je vis toujours dans une chambre. C'était petit, mais les murs, parce qu'ils avaient été tellement enduits c'était... si vous avez vu le film « Répulsion » où les mains sortent des murs, c'était comme ça. Ils étaient jaunes comme du vomi et il y avait des fenêtres en mansarde fissurées. Et il faisait froid. Mais il y avait un évier. Et il y avait un lit à cadre métallique avec un matelas très bizarre. Et j'avais apporté un couteau parce que je pensais me tuer, bien sûr. Il faut toujours avoir une sortie de secours. Je garde ça sous mon oreiller. Euh, et il y avait un crochet pour fermer la porte. C'était la serrure. On pouvait facilement l'ouvrir avec un peigne. Le gars m'a montré comment faire [rires].

Davies : Donc il n'y avait pas... pas d'effets personnels.

Capponi : Non, je n'avais même pas de vêtements. Rien. Je ne sais pas trop comment c'est arrivé, mais j'avais mes jeans et quelques chemises. Quand il y a eu l'épidémie de poux, j'aidais

quelques-unes des femmes à se laver et j'ai attrapé des poux, mais je n'avais rien pour me changer. Ce qui n'était vraiment pas agréable.

Davies : Dans ces foyers psychiatriques, un propriétaire était responsable de votre chèque d'assistance sociale...

Capponi : Oui, eh bien, on n'avait pas le droit de recevoir son propre courrier. Seulement une boîte aux lettres avec une clé.

Davies : Et il ou elle était également responsable de la gestion de vos médicaments.

Capponi : Oui. Ils n'auraient pas dû l'être, mais on n'avait aucun droit. En principe, on avait des droits... mais on ne les connaissait pas.

Davies : Donc ces endroits... et la nourriture était...

Capponi : Oh mon Dieu! Oh mon dieu. Le plus drôle, c'était une boîte de macaronis... parce que j'accompagnais le propriétaire à Ushers, où se trouvaient les boîtes de conserve mystères. C'était comme des boîtes de conserve sans étiquette ou qui avaient été aplaties... et il y avait un autre endroit où les pigeons volaient... et il ramassait aussi tous les reçus de caisse. Je suppose qu'il les ramassait pour ses impôts. Alors il prenait de grosses boîtes, dont une grosse boîte de macaronis. Je me souviens que j'étais dans la cuisine pour aider à préparer le déjeuner et ah je tapais dans le placard pour avertir les souris que j'arrivais. Vous savez, pour les effrayer. Alors j'ai vu la boîte bouger et j'ai dit « monsieur, ils mangent les spaghettis. » Il l'a donc sortie, l'a ouverte pour que les souris puissent s'échapper et a ramené les pâtes à l'intérieur.

C'était l'amidon et les antipsychotiques qui nous laissaient affamés. On avait toujours faim. Toujours toujours. Le pire, c'étaient les céréales du matin, parce que c'était comme du blé soufflé ou un truc du genre. On ne pouvait jamais réussir à décoller ça du sol. C'était toujours là. Et le dîner était désagréable. Ah. Je crois que j'ai décrit ça dans Upstairs.

Davies : C'est vrai. Oui. Oui. Et est-ce que la grandeur de ce foyer était assez typique?

Capponi : C'était le deuxième plus grand.

Davies : Et pour combien de personnes? Approximativement.

Capponi : Soixante-dix.

Davies : Soixante-dix personnes?

Capponi : Sept zéro. Oui.

Davies : Ah, parce que c'était trois maisons réunies...

Capponi : Je... quand j'ai commencé à me sentir coupable... d'être névrosée. J'essayais de garder...

Davies : Je suis désolée, mais il s'agit ici d'une petite institution.

Capponi : C'est vrai...

Davies : En considérant que c'était censé être un processus de désinstitutionnalisation.

Capponi : Et on doit savoir, sont-ils vivants? Est-ce que tout le monde est vivant? On doit savoir qui est là. Nous avons, vous savez, des petits allume-feu, que je décris dans le livre. C'était comme, on devait savoir qui était là, sinon vous savez, on devait être le dernier à sortir. Alors, mais on préférerait savoir que tout le monde était sorti. Oh... mon Dieu, c'est devenu vraiment terrible. C'est devenu vraiment fou.